*L'écrit monastique dans l'espace ligérien (X^e-XIII^e siècle).
Singularités, interférences et transferts documentaires*

Sébastien Legros

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abpo/4688>

DOI : 10.4000/abpo.4688

ISBN : 978-2-7535-7968-2

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 novembre 2019

Pagination : 203-207

ISBN : 978-2-7535-7966-8

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Sébastien Legros, « *L'écrit monastique dans l'espace ligérien (X^e-XIII^e siècle). Singularités, interférences et transferts documentaires* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 126-3 | 2019, mis en ligne le 20 novembre 2019, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/4688> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.4688>

SENSÉBY, Chantal (dir.), *L'écrit monastique dans l'espace ligérien (X^e-XIII^e siècle). Singularités, interférences et transferts documentaires*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, 324 p.

L'ouvrage, dirigé par Chantal Senséby, offre au lecteur l'édition des travaux qui se sont tenus lors d'un colloque organisé à Orléans en mars 2015 dans le cadre du projet APR « Figure martinienne » (projet porté par Bruno Judic et financé par la Région Centre-Val de Loire). Initialement consacré à la figure de l'évêque de Tours, le propos s'est recentré sur la production écrite des moines des établissements du Val de Loire durant le Moyen Âge central et s'inscrit dans le cadre des recherches sur l'écrit médiéval, particulièrement dynamiques et fécondes depuis une quinzaine d'années. Il s'agissait d'éclairer les diverses formes d'écrit monastique, le processus d'élaboration des textes et les échanges, transferts ou interférences entre ces textes et leurs auteurs. Un tel projet, à l'échelle du Val de Loire, pouvait évidemment profiter de la qualité et de l'importance des fonds monastiques d'une région dont le rayonnement culturel, depuis le haut Moyen Âge, n'est pas à démontrer. Il pouvait aussi s'appuyer sur des outils numériques devenus, ces dernières années, particulièrement performants (les bases Artem, Chartae Galliae, Scripta). Il en résulte un ouvrage important, judicieusement accompagné d'une vingtaine de pages bibliographiques et de deux index (lieux et noms) fort utiles.

La première partie est consacrée aux productions scripturaires, sous l'angle de leur singularité ou de leurs interférences. Chantal Senséby introduit la partie en interrogeant la pertinence de la notion de « région diplomatique », appliquée à l'espace ligérien et annonce les thématiques parcourues par les contributeurs : la structure des actes, les formules, les listes de témoins, l'organisation interne des actes, les chartes-notices, les pancartes, le lexique, l'archivage...

Cette partie est inaugurée par un article méthodologiquement assez vertigineux de Nicolas Perreaux, qui s'efforce d'étudier et de comparer, à petite échelle, les « rythmes de l'écriture » ligériens et bourguignons à partir des milliers d'actes enregistrés dans les bases Artem et Chartae Galliae. Par « l'application d'algorithmes de partitionnement aux analyses numériques factorielles », il restitue cartographiquement (p. 36) des pics successifs d'écritures entre les deux zones considérées et à l'intérieur de chaque zone. L'auteur invalide l'hypothèse selon laquelle des destructions auraient pu biaiser la structure documentaire telle qu'elle nous est parvenue, dans la mesure où ces rythmes coïncident avec ceux des constructions des édifices romans. Cette « corrélation des structures documentaires et archéologiques » est l'un des points forts de la démonstration, que l'auteur prolonge par une comparaison lexicale des corpus d'une vingtaine d'établissements. Il parvient ainsi à montrer « l'existence de plusieurs ensembles relativement homogènes » à l'intérieur de l'espace ligérien, autour, d'une part, de Tours, Angers et Saumur, d'autre part du Perche et du Mans, et enfin de Marcigny-sur-Loire et Fleury. Le fleuve Loire semble à cet égard jouer un rôle structurant.

L'étude de Grégory Combalbert prolonge l'exploration de l'homogénéité scripturaire régionale en comparant les écrits produits en Normandie et en pays ligériens. L'auteur focalise son étude sur les notices et constate que les notices ligériennes sont souvent plus longues et plus développées que les notices normandes. Son enquête fait alors écho à celle de N. Perreaux dans la mesure où il met en évidence, au sein de l'espace ligérien, l'originalité de l'ensemble composé par le Maine et le pays chartrain, dans lequel les notices se rapprochent de celles produites en Normandie. Les mutations documentaires de la fin du XII^e siècle permettent de confirmer cette observation : la standardisation des chartes qui s'observe en Normandie dès 1180 s'opère au même moment dans l'espace mancello-chartrain, mais plus

tardivement en Val de Loire. Pour autant, cette « zone intermédiaire » garde des spécificités ligériennes, que l'auteur met en évidence à travers certaines spécificités lexicales ; il souligne ainsi que les prieurés de Marmoutier en Normandie n'y ont pas diffusé ces usages.

L'étude de Cyprien Henry oriente ensuite le regard vers la Bretagne et rebondit sur l'importance des prieurés pour la circulation de l'écrit. Les prieurés ligériens sont en effet nombreux en Bretagne notamment ceux de Marmoutier ou Saint-Florent de Saumur. L'auteur s'interroge d'abord sur la rédaction des actes : où est-elle opérée ? Dans les prieurés eux-mêmes, comme le suggère un acte du prieuré de Saint-Sauveur-des-Landes ? À l'abbaye-mère ? Il est souvent difficile de l'établir, même si la fameuse série NDS dans les actes de Marmoutier renvoie certainement à une rédaction abbatiale. Toujours est-il que les actes de Bretagne orientale ne présentent finalement guère de différence avec les actes ligériens. L'auteur conclut sur l'absence d'un particularisme breton mais sur un net dimorphisme entre la Bretagne orientale, proche des pratiques ligériennes, et la Bretagne occidentale (pour laquelle il étudie la question de la « charte celtique »). Son étude est prolongée par celle que Jérôme Beaumont consacre à la désignation des prieurés des abbayes tourangelles en Haute Bretagne. *Domus, prioratus, obedientie, monasterium...* qu'est-ce qui préside au choix des rédacteurs ? Si l'auteur constate que l'usage du terme *prioratus* ne se généralise que tardivement, à partir de 1180, il souligne aussi combien il est difficile de dire si chaque abbaye a ses préférences lexicales. Tout au plus remarque-t-il des similitudes entre Marmoutier et Saint-Florent de Saumur.

Cette parenté conduit Claire Lamy à s'intéresser spécifiquement à ces deux établissements. On change alors d'échelle pour observer la réalité « d'inflexions » au sein même de l'espace ligérien : Marmoutier et Saint-Florent de Saumur. L'auteur souligne la difficulté qu'il y a à établir le processus d'écriture voire même l'identité de l'abbaye rédactrice. Concernant Marmoutier, elle met en évidence la grande cohérence de la série NDS, l'attention portée aux listes de témoins et aux familiers et la tendance à faire disparaître l'identité du rédacteur. L'abbaye Saint-Florent se distingue quant à elle par un intérêt pour les préambules, une stratification sociale des témoins plus fine et par l'identification plus fréquente des scribes ; pour cette abbaye, la période de l'abbatit de Guillaume de Dol marque une intense activité du *scriptorium* et se repère formellement dans les actes (grande densité d'écriture, interlignes plus serrés)...

Chantal Senséby prolonge cette exploration des pratiques ligériennes en s'intéressant aux invocations symboliques placées sur le document, et en particulier aux chrismes initiaux. Si le corpus est limité (140 chartes, entre 900 et 1100), il permet d'établir une chronologie de la pratique : son âge d'or se situe au ^x^e siècle, commence à reculer vers 1030 et disparaît au début du ^{xii}^e siècle. Cette chronologie doit être affinée selon les établissements : les abbayes angevines y recourent surtout après 1030 tandis que Marmoutier l'abandonne après 1040. Certains établissements font clairement de cet usage un signe identitaire : c'est le cas de Saint-Florent, qui adopte un style « fleuri ». L'auteur note également que certains établissements optent pour des usages partagés : Saint-Martin de Tours, Marmoutier, Saint-Serge d'Angers préfèrent ainsi un « style à boucle » qui traduit l'influence martinienne, qui se transmet aux actes épiscopaux quand le moine Vulgrin devient évêque du Mans. Ce « style à boucle » renvoie à un usage ancien, celui de la chancellerie carolingienne, tandis que le « style à fouet » renvoie à un modèle royal mérovingien. Au-delà de ces particularités, qui illustrent un grand foisonnement stylistique, l'auteur montre que tracer une invocation, c'est toujours vouloir apporter un surcroît d'autorité à l'acte écrit.

La partie s'achève avec un nouveau changement d'échelle, qui nous place au cœur même d'un établissement ligérien : Paul-Henri Lécuyer étudie les pancartes des prieurés angevins de l'abbaye Saint-Florent de Saumur. Son corpus d'une quinzaine de pancartes lui permet d'offrir une définition de ce type d'actes « regroupant sur une même feuille de parchemin les transcriptions de plusieurs unités documentaires distinctes ». Il en étudie l'aspect (forme, mise en page, écriture), le travail des « pancartistes » (à travers la catégorie de « l'acte continué »), les contenus (surtout des notices), la conservation, l'éventualité de leur circulation et surtout les finalités. Il souligne ainsi combien les pancartes furent « un outil important au service de la politique volontariste de l'abbé Guillaume de Dol ».

La seconde partie est davantage consacrée aux usages de l'écrit et aux interactions humaines qu'ils supportent. Les premières présentations placent d'emblée le propos dans les débats liés aux mouvements de réformes qui secouent l'Église du ^x^e au début du ^{xii}^e siècle. Jean-Hervé Foulon travaille le « débat orageux » qui entoure la question de la profession abbatiale à travers un conflit qui opposa l'abbaye de Marmoutier et l'archevêque de Tours. Il montre comment les pontificaux d'origine germanique introduits dans l'espace ligérien au milieu du ^x^e siècle (celui de Salzbourg à Angers, de Mayence à Vendôme, de Besançon à Tours...), provoquent une transformation liturgique en exigeant d'un nouvel abbé une profession d'obéissance qui fait évidemment bien l'affaire de l'autorité épiscopale... Et qui provoque en retour la rédaction de traités défendant la position des moines. Il est intéressant de noter comment l'usage de telle ou telle source oriente les débats : l'archevêque de Tours suit le pontifical de Besançon ; Yves de Chartres raisonne à partir des pontificaux de Chartres et ne voit pas de difficulté à la profession d'obéissance ; l'abbé Geoffroy de Vendôme et les moines Marmoutier se réfèrent au pontifical romano-germanique et dénoncent comme simoniaque toute consécration abbatiale moyennant un serment d'obéissance. Dans cette affaire, l'écrit s'avère finalement décisif et permet aux moines de Marmoutier d'emporter la partie. Entre 1100 et 1187, spécialement durant l'abbatit de Guillaume de Combourg, ils produisent une véritable « littérature de propagande », construisent la mémoire de leur monastère, forgent des faux pour protéger leurs prieurés face aux évêques (à Bellême, face à l'évêque de Sées)... Et assurent ainsi la renommée de leur établissement (comme en témoignent les lettres de Guibert de Gembloux à leur égard). Guy Jarousseau prolonge l'analyse du discours monastique à travers la question de la fonction abbatiale. Il met en évidence l'évolution de la désignation de la fonction d'abbé dans son corpus, entre 950 et 1020 : l'image de l'abbé comme pasteur du troupeau se combine ainsi à celle du pasteur qui prend soin des âmes et du corps.

C'est justement un abbé qui occupe l'essentiel de la présentation de Noëlle Deflou-Leca, qui s'intéresse à la pratique épistolaire dans le monde monastique. Elle analyse en deux temps la correspondance d'Abbon de Fleury (14 lettres conservées) puis, plus rapidement, un ensemble de 18 lettres écrites par 11 moines et abbés ligériens. La correspondance de l'abbé de Fleury est à deux échelles : la moitié de ses lettres sont destinées à des personnages de son environnement immédiat et l'autre moitié à un cercle d'hommes de pouvoir à plus large échelle (abbé de Cluny, pape, légats, rois). L'auteur souligne que cette correspondance ne mentionne aucune femme. Typologiquement, Abbon compose des « lettres d'amitié » (pas toujours désintéressées), des lettres où il assume une « figure d'autorité » et des lettres « scolaires et scientifiques ». La composition « obéit à des conventions d'écritures qui reprennent beaucoup les codes de la rhétorique scolaire antique ».

Les trois dernières communications évaluent l'influence des écrits ligériens à différentes échelles. Julien Bellarbre évalue l'influence de Fleury en Aquitaine, en questionnant la tradition selon laquelle la chronique d'Adémar de Chabannes

aurait largement emprunté, pour la partie franque de son œuvre, à un « corpus de Fleury » dont l'auteur réévalue « la provenance fleurisienne » : Adémar, moine de Saint-Cybard d'Angoulême puis de Saint-Martial de Limoges aurait-il pu utiliser des sources locales ? L'auteur s'intéresse alors à la partie aquitaine de la chronique d'Adémar, façon pour lui de « reconsidérer la culture historique en Aquitaine ». Il montre que les sources d'Adémar pouvaient provenir de copies locales : les Annales de Limoges et la Chronique d'Aquitaine, souvent décrites sous influence fleurisienne, ont été copiées à Saint-Martial de Limoges et portent les traces de contacts avec d'autres établissements. Les Annales de Limoges s'inspirent ainsi les Annales de Sainte-Colombe de Sens, établissement avec lequel Limoges entretenait des liens. Or l'auteur montre que les sources franques d'Adémar auraient également pu provenir d'un « corpus de Sens », ce qui lui permet de nettement relativiser la dimension fleurisienne des sources d'Adémar. Dans le texte suivant, Claire Tignolet poursuit la question de la circulation des écrits fleuriens et met en évidence « le rayonnement de l'école historique de Fleury » en Normandie. La circulation des œuvres fleuriennes est évaluée à travers le cas normand : *l'Historia ecclesiastica* d'Hugues de Fleury a été utilisée par des auteurs normands et anglo-normands, Hugues lui-même écrit pour le roi Henri I^{er} et envoie son *Histoire* à sa sœur Adèle et d'autres textes à sa fille Mathilde. Sortant un peu de son sujet fleurisien, l'auteur montre les liens entre l'abbaye de Jumièges et celle de Micy, ce qui permet d'annoncer la dernière communication, de Charles Vulliez, qui évalue l'influence culturelle et liturgique de l'abbaye Saint-Mesmin de Micy. Il s'intéresse de façon originale au « réseau de sainteté » de l'abbaye en étudiant la liste de vingt-deux saints personnages associés à saint Mesmin et énumérés dans une liste versifiée composée par le moine Letald à la fin du x^e siècle. Ce réseau montre les rapports de l'abbaye notamment avec le Perche (Avit, Calais) et l'auteur propose une carte du culte de saint Mesmin. Il redouble le travail avec une carte des liens de confraternité entretenus par l'abbaye en 1471, qui montre une nette concentration en pays ligérien mais aussi un prolongement vers la Bourgogne. Les mentions d'abbés de Micy dans les obituaires de quelques établissements (Saint-Père de Chartres, la Sauve-Majeure, Pontlevoy) complètent la trace de ces liens.

Il revient à Laurent Morelle de conclure, en revenant sur deux aspects essentiels du colloque : d'une part la mise en évidence de la réalité d'un écrit monastique ligérien et, par là, d'une région diplomatique, qui repose sur certains marqueurs (l'importance de la notice, de la narrativité, de certaines formules rédactionnelles...), d'autre part, l'évaluation de l'influence ligérienne à travers quelques établissements emblématiques (Marmoutier, Saint-Florent, Fleury) et en direction de quelques régions spécifiques (Normandie, Bretagne, Bourgogne).

Au terme de ce parcours, on est frappé par la richesse du sujet et l'ampleur du panorama proposé par cet ouvrage. La lecture profite d'une réorganisation opérée par rapport à l'ordre des communications proposé lors du colloque : les présentations s'enchaînent avec pertinence et opèrent des emboîtements d'échelles judicieux, notamment dans la première partie. On relèvera également toutes les ouvertures suggérées par les auteurs : l'étude des sceaux, le catalogue des invocations symboliques, l'exploration de la pratique de l'écrit (et de l'archivage) en milieu prieural... De ce point de vue, la lecture peut parfois laisser sur sa faim (notamment concernant l'écrit dans les marges du monde monastique, par exemple en milieu érémitique), même si des travaux complémentaires ont eu lieu depuis (par exemple le colloque consacré aux pratiques de l'écrit en milieu cathédral dans la France de l'Ouest, qui s'est tenu en 2016). On finira par souligner l'importance de quelques figures qui donnent de la vie à un sujet technique propice à un traitement parfois désincarné : on pense en particulier à Guillaume de Dol, figure marquante

de l'abbaye Saint-Florent ou à Guillaume de Combourg pour Marmoutier. Dans cette galerie de portraits monastiques, aucune femme n'est malheureusement évoquée et une abbaye telle que celle du Ronceray d'Angers n'apparaît guère : gageons qu'il y a là aussi une importante piste de recherche à prolonger...

Sébastien LEGROS

TRANCHANT, Mathias, *Les ports maritimes de la France atlantique (X^e-XV^e siècle). Volume I : Tableau géohistorique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 261 p.

C'est un travail titanesque que Mathias Tranchant réussit ici en quelque 228 pages de texte, celui de résumer l'état des connaissances actuelles sur l'ensemble des ports atlantiques français au cours du second Moyen Âge. Il s'agit de la publication du premier volume de son habilitation à diriger des recherches. En résulte un formidable outil pour tout chercheur maritimiste intéressé par la circulation maritime et la construction des ensembles portuaires.

Le projet de l'auteur est double : *localiser* et *analyser*, de manière finalement beaucoup plus proche de l'archéologie que des classiques études historiques. Pour ce faire, Mathias Tranchant se tient strictement à son sujet, qui est d'étudier les ports en tant que tels, et non leur population ou les circulations qui s'y font. Conscient des difficultés soulevées par les tentatives de définition d'un port au Moyen Âge, il considère que seront admis comme « ports maritimes » « les sites qu'employaient les maîtres de navires pour le transport par voie de mer, sans tenir compte d'autres considérations » (p. 12). Pour pouvoir reconstituer leur histoire (avec la patience et la précision d'un moine bénédictin), il recourt à au moins trois types de sources : les archives médiévales, les sources modernes et les historiens locaux du XIX^e siècle, alors même que son travail est consacré à la fin du Moyen Âge. L'ambition est ici de retrouver la moindre trace d'éléments médiévaux aujourd'hui disparus, mais connus ou aperçus d'observateurs ultérieurs. L'argumentation se tient (p. 10-11).

L'ouvrage est organisé de manière géographique, du sud au nord : sont ainsi énumérés, en dix chapitres, les ports de Gascogne, de la Gironde, de Saintonge-Aunis-Bas-Poitou, de la basse Loire, de Bretagne, de Normandie occidentale et orientale, de la basse Seine, de Picardie et Boulonnais puis de Flandre. L'organisation des chapitres est méthodique et identique de l'un à l'autre : l'auteur reconstitue, en fonction de ses sources, le maillage portuaire, sa densité probable, puis recompose l'histoire de chaque port, remontant lorsque faire se peut à l'Antiquité (par exemple pour le bassin de la Seudre, p. 33, ou pour Calais, p. 195), ou, le plus souvent, au haut Moyen Âge (ainsi Nantes, p. 75 *sq.*), voire au Moyen Âge central (par exemple, et entre autres, Gravelines, p. 203). L'ensemble est abondamment illustré de cartes réalisées par l'auteur et d'illustrations tirées de cartes ou de vues de l'époque moderne. Ce riche appareil iconographique est une véritable manne pour le chercheur, tant elle est précise et recoupe efficacement les informations textuelles.

Avant d'entrer plus avant dans l'ouvrage, évoquons rapidement son principal défaut, à savoir la densité relativement élevée de coquilles, fautes de syntaxe ou oubli de mots, voire de syllabes, qui trahissent à la fois la rapidité du travail de l'auteur et le manque de relecture de l'éditeur. Quoique heurtant parfois la lecture, ces coquilles n'enlèvent rien aux qualités du texte.